BnF Gallica

Aréthuse / Henri de Régnier

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Régnier, Henri de (1864-1936). Auteur du texte. Aréthuse / Henri de Régnier. 1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Aréthuse

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

DEPOT LEGAL
3087
1895

8° Ye
3943

TIRAGE DES PAPIERS DE LUXE :

7 exemplaires sur Chine dont 4 seulement mis dans le commerce au prix de. . . . . 15 fr.

5 exemplaires sur vélin d'Arches dont 4 dans le commerce à. . . . . 10 fr.

15 exemplaires sur vergé des Vosges dont 10 dans le commerce à . . . . . 7 fr.

N° ▬▬▬

HENRI DE RÉGNIER

Aréthuse

C'est une fontaine dans l'île d'Ortygie où, quand les flûtes des pasteurs s'étaient tues, venaient boire les Sirènes de la Mer.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

M DCCC XCV

TOUS DROITS RÉSERVÉS

DU MÊME AUTEUR

Episodes, Sites et Sonnets . .	Vanier	1 vol.
Poèmes anciens et romanesques.	Libr. de l'Art Indépendant.	1 vol. (*épuisé*)
Tel qu'en songe.	—	1 vol. (*épuisé*)
Contes a Soi-même	—	1 vol.
Le Bosquet de Psyché . . .	Lacomblez, Bruxelles. . .	1 vol.
Le Trèfle noir	Libr. du Mercure de France	1 vol.

Flûtes d'Avril et de Septembre

A José Maria de Heredia.

J'ai conduit le cheval à travers les marais,
Dit-il; l'automne avec les feuilles des forêts
Avait jonché la route et comblé les fontaines;
Les durs sabots craquaient sur les coques de faînes
Et je tenais la bride en marchant près de lui,
Et je ne voyais plus les arbres dans la nuit,
Et la route était longue à travers le bois noir;
Je tremblais d'être entré par les portes du soir
Et j'errais, anxieux du gîte et de l'issue,
Mais peu à peu j'ai vu blanchir mes deux mains nues
Et le cheval ailé peu à peu devint clair
Comme si se faisait l'aurore dans sa chair;
La source jaillissait sous son sabot divin;
Son envergure éblouissait tout le matin,
Prodigieuse avec la forme d'une lyre.
Une clarté sortait de lui comme un sourire
Et, toute la forêt sachant que c'élait lui,
Les antres refermaient leurs gueules sur la Nuit.

DÉJANIRE

J'ai bu le vin sanglant aux outres de l'automne
Et j'ai cru le ciel clair encore et l'heure bonne,
Toute de solitude et toute de forêt,
Et ma joie en dansant s'esquive et disparaît
Entraînant par la main mon Avril, et mon Ombre
Les a suivis vers les arbres du passé sombre
D'où je les entends rire ainsi que j'avais ri
Jadis, quand près de toi mon amour a fleuri
Aux roses que cueillait le geste de ta grâce
Souriante et maligne à feindre d'être lasse
Pour que le bois durât à nos pas jusqu'au soir.
Printemps perdus! l'automne a mêlé ses boucs noirs
Aux plus blanches brebis de nos douces pensées,
Les Satyres ont ri de nos mains enlacées
Et les feuilles tombaient quand mûrirent les fruits
Et le vent emporta nos paroles, et puis
Nous allâmes, sans plus nous parler, côte à côte,
Devenus tout à coup étrangers l'un à l'autre,

Et quand le bois finit enfin, ce fut la Mer!
Et j'écoutais, du fond de l'horizon désert,
Debout et les pieds nus lavés d'écumes vaines,
Le chant intérieur des antiques Sirènes;
Tandis que toi, silencieuse, ô Déjanire,
Regardais, par-dessus l'épaule, sans rien dire,
Galopant sur la grève et s'ébrouant aux flots
Qui mouillaient leurs poitrails et fouaillaient leurs galops,
Sur le sable marin et les galets sonores,
Ruer la Centauresse et hennir les Centaures.

L'ALLUSION A NARCISSE

Un enfant vint mourir, les lèvres sur tes eaux,
Fontaine! de s'y voir au visage trop beau
Du transparent portrait auquel il fut crédule...
Les flûtes des bergers chantaient au crépuscule;
Une fille cueillait des roses et pleura;
Un homme qui marchait au loin se sentit las.
L'ombre vint. Des oiseaux volaient sur la prairie;
Dans les vergers, les fruits d'une branche mûrie
Tombèrent, un à un, dans l'herbe déjà noire,
Et dans la source claire où j'avais voulu boire
Je m'entrevis comme quelqu'un qui s'apparaît.
Etait-ce qu'à cette heure, en toi-même, mourait
D'avoir voulu poser les lèvres sur les siennes
L'adolescent aimé des miroirs, ô Fontaine!

APOSTROPHE FUNÉRAIRE

Pieuse à ce tombeau, ma Sœur, où tu t'accoudes,
Quels automnes ont fait ta chevelure lourde
D'ors graves, et quels soirs reflétés des fontaines
Laissèrent dans tes yeux leurs étoiles lointaines?
Tes gestes ont encor d'avoir porté des fleurs
Une grâce à jamais qu'accoudent tes douleurs
Au cippe funéraire où s'arrêta ta route;
Et c'est ta vie, ô passante, que tu écoutes,
Avec ses flûtes d'or et ses flûtes d'ébène,
Rire par les vergers et pleurer aux fontaines
Et qui au marbre, hélas! se veine rose et noire.
A toute Joie en pleurs au fond de ta mémoire
Est-il une Tristesse aussi qui ne sourie?
Le fruit qui ressemblait à ta bouche mûrie
Fut-il amer ou doux d'avoir été goûté?
Ce qui fut valait-il enfin d'avoir été?
O toi qui sais le soir et qui bus aux fontaines
Parle-moi, Ombre grave, et dis-moi, Psychéenne,
Sous quel destin, silencieuse, tu te courbes,
Plus pâle à ce tombeau, pieuse, où tu t'accoudes.

ÉPITAPHE

Je voue à mon Destin ce Cippe! Ni les îles
Langoureuses parmi les mers, ni les faucilles
D'argent clair qu'on délaisse, un jour, pour l'ancre d'or,
La houle des moissons, ni le calme du port
N'ont bercé ma tristesse et n'ont comblé mes mains;
Je consacre ce Cippe à mon triste Destin,
Et je n'y sculpterai de grappes ni de roses,
Ni les cornes d'un bouc, ni les cornes d'un faune,
Ni les thyrses ou bien des conques de la mer,
Car la forêt fut vide et le pré fut désert
Et l'écume des flots n'a lavé sur ma proue
Aucun dieu souriant aux syrtes qu'il déjoue;
Nul visage ne m'a souri dans les fontaines
Et la face du vent qui parle entre les chênes
S'est enfuie à jamais et jamais je n'ai vu
Le Destin innocent ainsi qu'un enfant nu
Venir à moi, avec les mains ivres de roses
Que mordent les boucs noirs ou que flairent les faunes.

LE TAUREAU

Tu mènes lentement, ô grave laboureuse,
Tes lourds bœufs obstinés au sillon qui se creuse
Dans la terre crétoise, ouverte au soc luisant;
Les mufles ont bavé sous le frontail d'argent
Et leur écume éparse évoque une autre écume...
Le champ déferle au loin ses vagues, une à une,
Et des oiseaux, là-bas, volent sur le sillon
Et toi, tu songes, appuyée à l'aiguillon,
Grave, lorsque le vent du soir sèche ta joue,
Près du soc à tes pieds qui luit comme une proue,
Tu songes, et tes bœufs meuglent vers le ciel clair,
A quelque taureau blanc qui traversa la Mer!

LE RETOUR

Plus bas que la colère et plus haut que l'amour
Quelqu'un dans le bois sombre a parlé tout le jour :
C'est le Passé qui parle, en songe, à sa Tristesse;
Ils sont debout, tous deux, face à face; elle baisse
Sa tête lasse; une fleur noire est dans sa main,
Fleur fermée et cueillie aux roses du chemin,
Fleur trop lourde choisie entre toutes les roses,
Qui ne se fane pas mais qui n'est pas éclose,
Car le passé mena l'Étrangère parmi
Des sables où les pas s'effacent à demi
Avec l'écho que laisse en les âmes lassées
Le souvenir, là-bas, marchant sur nos pensées,
Et quand ce fut l'automne enfin, avant le soir,
Ils s'en revinrent à jamais, et le bois noir
A frissonné d'entendre ainsi sous ses grands arbres,
Destin debout devant sa stature de marbre,
Quelqu'un qui discourait et grondait tour à tour
Plus bas que la colère et plus haut que l'amour.

LA FONTAINE AUX CYPRÈS

La Fontaine pleura longtemps dans la forêt.
O mon âme, savais-je que tu pleurerais?
Me voici revenu pourtant et c'est le soir;
Nulle rose ne s'enguirlande aux cônes noirs
Des cyprès qui dans l'eau mirent leurs larmes d'ombre.
La Nymphe qui chassait à travers le bois sombre
Le Cerf aux cornes d'or guetté par le Satyre
Est revenue aussi à cette onde et s'étire,
Plus lasse, et le beau cerf blessé est revenu
Boire à la vasque où je me suis un inconnu
A moi-même et j'entends mes larmes en tes larmes,
O Fontaine, et le bois funeste où nous errâmes
Fut la Vie où courait mon Désir poursuivant,
Dans la ronce rougie à notre triple sang,
La Nymphe qui chassait le Cerf aux belles cornes,
Et tes pleurs souriaient, Fontaine, à ces jeux mornes
Entre les cyprès noirs où n'étaient pas écloses
De guirlandes, hélas! qui dédieraient leurs roses
A tes eaux où le sang, hélas! s'est mélangé
De la Nymphe et du Cerf et du triste Etranger!

LES VISITEUSES

J'honore ici, venue au travers de mes songes,
Par les routes de ma mémoire, avec mon Ombre,
Celle-là qui sourit et qui porte en ses mains
L'Urne funèbre où sont mes jours et mes destins,
Cendre qui fut l'amour, cendre qui fut la gloire!
Victorieuse de la tragique victoire,
Cette Passante vient du fond de mon passé,
Souriante à demi de l'avoir traversé
Depuis ses cailloux durs jusqu'à ses fanges tièdes,
Et ses fleuves et ses campagnes et ses herbes
Et ses vastes forêts vertes comme la mer!
Cette Passante vient des vergers de ma chair
Où jute le fruit doux auprès du fruit qui saigne,
Souriante elle a bu, penchée, à la fontaine
De mes heures et pour y boire elle a souri,
Car ni le Faune ardent, ni l'herbe qui fleurit
Vénéneuse et sournoise avec ses fleurs naïves,
La morsure, ni le baiser, ni les eaux vives

Qui chantent tendrement avec des rires, ni
L'embûche des bois où le Centaure hennit,
Et l'antre d'où l'écho appelle les passantes,
Rien n'a troublé ses pas prudents et ses mains lentes,
Compagne qui menait quelqu'un par les chemins,
Côte à côte, et voici qui portent à leurs mains,
Toutes deux, au retour, ce soir, Elle et mon Ombre,
L'une l'Urne funèbre et l'autre la Colombe !

L'ACCUEIL

Si tu veux que, ce soir, à l'âtre je t'accueille
Jette la rose, hélas! qui de ta main s'effeuille;
La douce fleur ferait ma tristesse trop sombre;
Et ne regarde pas derrière toi vers l'ombre
Car je te veux, ayant oublié la forêt
Et le fleuve et l'écho et ce qui parlerait
Voix à ta solitude ou pleurs à ton silence!
Et debout, avec ton ombre qui te devance,
Et hautaine sur mon seuil et pâle et venue
Comme si j'étais mort ou que tu fusses nue!

LE FAUNE AU MIROIR

Tristesse, j'ai bâti ta maison, et les arbres
Mélangent leur jaspure aux taches de tes marbres;
Tristesse, j'ai bâti ton palais vert et noir
Où l'if du deuil s'allie aux myrtes de l'espoir;
Tes fenêtres, dans le cristal de leurs carreaux,
Reflètent des jardins de balustres et d'eaux
Où s'encadre le ciel à leur exactitude;
L'écho morne y converse avec la solitude
Qui se cherche elle-même autour de ses cyprès;
Plus loin c'est le silence et toute la forêt,
La vie âpre, le vent qui rôde, l'herbe grasse
Où se marque, selon la stature qui passe,
Un sabot bestial au lieu d'un pied divin;
Plus loin, c'est le Satyre et plus loin le Sylvain
Et la Nymphe qui, nue, habite les fontaines
Solitaires où près des eaux thessaliennes
Le Centaure en ruant ébrèche les cailloux,
Et puis des sables gris après des sables roux,

Les monstres du Désir, les monstres de la Chair,
Et, plus loin que la grève aride, c'est la Mer.

Tristesse, j'ai bâti ta maison, et les arbres
Ont jaspé le cristal des bassins comme un marbre;
Le cygne blanc y voit dans l'eau son ombre noire
Comme la pâle Joie au lac de ma mémoire
Voit ses ailes d'argent ternes d'un crépuscule
Où son visage nu qui d'elle se recule
Lui fait signe, à travers l'à jamais, qu'elle est morte;
Et moi qui suis entré sans refermer la porte,
J'ai peur de quelque main dans l'ombre sur la clé;
Et je marche de chambre en chambre et j'ai voilé
Mes songes pour ne plus m'y voir; mais de là-bas
Je sens encor rôder des ombres sur mes pas
Et le cristal qui tinte et la moire que froisse
Ma main lasse à jamais préviennent mon angoisse,
Car j'entends dans le lustre hypocrite qui dort
Le bruit d'une eau d'argent qui rit dans des fleurs d'or
Et la stillation des antiques fontaines
Où Narcisse buvait les lèvres sur les siennes
Par qui riait la source au buveur anxieux;
Et je maudis ma bouche, et je maudis mes yeux
D'avoir vu la peau tiède et touché l'onde froide
Et, quand mes doigts encor froncent l'étoffe roide,

J'entends, de mon passé bavard qui ne se tait,
Les feuilles et le vent de la vieille forêt;
Et je marche parmi les chambres solitaires
Où quelqu'un parle avec la feinte de se taire,
Car ma vie a des yeux de sœur qui n'est pas morte;
Et j'ai peur, lorsque j'entre, et du seuil de la porte,
De voir, monstre rieur et fantôme venu
De l'ombre, avec l'odeur des bois dans son poil nu,
Quelque Faune qui ait à ses sabots sonores
De la boue et de l'herbe et des feuilles encore
Et, dans la chambre taciturne, de le voir
Danser sur le parquet et se rire aux miroirs!

PÉRORAISON

O lac pur, j'ai jeté mes flûtes dans tes eaux,
Que quelque autre, à son tour, les retrouve, roseaux,
Sur le bord pastoral où leurs tiges sont nées
Et vertes dans l'Avril d'une plus belle Année!
Que toute la forêt referme son automne
Mystérieux sur le lac pâle où j'abandonne
Mes flûtes de jadis mortes au fond des eaux;
Le vent passe avec des feuilles et des oiseaux
Au-dessus du bois jaune et s'en va vers la Mer.
O clairons d'or avant les buccins de l'hiver!
Je veux sentir l'écume enfin à mes pieds nus,
Et mes Destins masqués, dans l'ombre, sont venus,
Un à un, parler bas, dans l'ombre, à ma Fortune,
Et les voiles déjà se tendent une à une.....
Un oiseau qui s'y pose a fait tourner la roue...
Et je veux, debout dans l'aurore, sur la proue,
Saisir le vent qui vibre aux cordes de la lyre
Et voir, auprès des Sirènes qui les attirent
A l'écueil où sans lui nous naufragerions,
Le Dauphin serviable aux calmes Arions!

DANS UNE VIGNE VENDANGÉE

Je chanterai, ce soir, Automne, tes pensées!
La vendange repose aux corbeilles tressées;
La grappe qui rougit la lèvre est à la main
Lourde comme la Vie et comme le Destin,
Et la pluie a gonflé de larmes les fontaines;
Les flûtes avant de se taire sont lointaines
Déjà et tristes et déjà le souvenir...
Et c'est avoir vieilli déjà que de sentir,
Derrière le coteau et par delà les plaines
Et le fleuve, qu'il est à jamais des fontaines
Où nos faces verraient chacune son passé,
Et de calmes chemins où nous avons passé
Et des ombres qui sont notre Ombre et des années
Qui, la main dans la main, sur nos heures glanées,
Marchent, tournant la tête et ne nous voyant plus;
Et cependant ce soir est beau et des Dieux nus
S'en viennent en dansant peut-être en nos pensées,
Car la vendange est belle aux corbeilles tressées
Et tu pleures pourtant l'Eté qui t'abandonne,
O triste, ô Ariane éternelle, ô Automne!

ÉPIGRAMME

Hérons sur le marais et cygnes sur le fleuve,
Que le printemps fleurisse ou que l'automne pleuve,
Mes flèches ont percé les Heures, une à une,
Et le Temps a laissé tomber toutes ses plumes
Dans l'eau de ma tristesse ou l'onde de ma joie,
Et si l'aile se ferme, et si l'aile s'éploie,
C'est l'heure qui s'achève enfin ou s'inaugure,
Et, tour à tour, contre le port ou l'envergure,
Les mêmes flèches d'or partent de l'arc qui vibre,
Et, triste archer, en pleurs de son exploit stupide,
Je ramasse, sur l'eau où mon espoir se penche,
Avec la plume noire, hélas, la plume blanche!

CAUTUS INCAUTAE

Prends garde, douce amie, à la Thessalienne
Qui s'accoude le soir, auprès de la fontaine
A jouer de la flûte en se penchant sur l'eau,
Car avant de t'aimer, douce qui d'un fuseau
Nonchalant fila d'or les heures de ma joie,
Mes automnes, là-bas, ont suivi d'autres voies
Et j'ai marché, le soir, par d'antiques forêts
Sans savoir, passante, que tu apparaîtrais,
Radieuse à ma vie et douce à mon amour;
Moi qui croyais les roses mortes pour toujours,
J'écoutais une voix qui n'était pas la tienne.
Prends garde, mon amie, à la magicienne,
Elle connaît des rites vils et je l'ai vue,
Avec son aigre flûte aux dents, qui dansait nue,
Et je la trouve encore au bois où elle rôde,
Et dans la bergerie et dans l'étable chaude
Elle trait un lait rance et couronne d'orties
Le bouc noir qui la flaire après qu'elle est sortie,
Comme mon vieil amour jadis, lascivement,
La humait dans l'odeur de la terre et du vent!

PAGE D'UN POÈME INACHEVÉ

Tout le printemps qui chante avec tous les oiseaux,
Le vent frais, le soleil encor tiède, les eaux
Qui murmurent le long du sentier où l'on passe,
Et le pas de l'hiver, Printemps, que tu effaces
En posant ton pied nu où pesa son pied lourd,
La Tristesse qui se retourne vers l'Amour
Et l'Amour embrassant, lèvre à lèvre, la Vie
Qui rit mélancolique et qui pleure ravie ;
L'écho qui devient voix, l'antre qui devient bouche,
Tout ce qui renaît doux de ce qui fut farouche :
Le printemps, de l'hiver, la source, du rocher;
L'Espoir gai avec toutes ses flèches d'archer
Qui nous montre, en l'azur que son vol lui assigne,
L'heure pure à jamais de sa candeur de cygne
Qui chasse l'heure noire aux ailes de corbeau,
Tout cela : le soleil, les herbes, l'aube, l'eau,
Le vent frais, la forêt chanteuse, l'arc qui vibre,
C'est quelqu'un qui s'éveille et quelqu'un qui veut vivre,

Adolescent debout anxieux d'être nu
Et qui sent le baiser à ses lèvres venu
De toute la nature impatiente et douce
Avec l'allusion des roses à sa bouche!

DISCOURS A DAPHNIS

Le vent, au crépuscule, a soufflé dans les chênes,
Daphnis! la route est sombre au troupeau que tu mènes;
La brebis bêle, un bélier guette et l'agneau butte;
Le vent aigre est entré par les fentes des flûtes,
Tes lèvres qui baisaient, jadis, le bois y mordent;
La feuille morte, on voit mieux les ceps qui se tordent;
Le sarment est le bras noueux de la vendange,
Et le chemin bifurque à la saison qui change,
Et voici que dans l'ombre hésite ta pensée,
Comme si tu voulais ouïr ta voix passée
Dans l'écho qui l'appelle et où tu la retrouves
Anxieuse et y disputant aux maigres louves
Du regret les brebis de tes heures laissées,
Au lieu de suivre sur le chemin tes pensées
Qui, à la suite, et dans le vent et par le soir,
S'en vont vers le printemps, là-bas, et vers l'espoir
Et vers l'aurore en fleurs et les avrils nouveaux,
Avec le bélier grave et les calmes agneaux.

INSCRIPTION SUR UNE PORTE FERMÉE

L'arc de pierre sculpté d'armes et de victoires
Par où passe en manteau de pourpre ma Mémoire,
La grappe qui ruisselle entre les mains fermées,
Mon orgueil qui se laure aux veines d'un camée
Ou sur le bronze avec l'exergue des médailles,
Le matin doux après le soir de la bataille,
Le promontoire haut d'où l'horizon est clair,
Le port, la proue avec l'écume de la mer,
Le char qui roule, les chevaux cabrés au vent
Sur les jarrets et les deux sabots en avant,
Les roses parmi les cyprès, les femmes nues,
Les châteaux d'or rêvant au fond des avenues,
La douceur du ciel bleu reflété dans les eaux,
Le grand bûcher d'érable où l'on brûle les os,
Et les torches et les thyrses parmi les glaives,
Le pas sur la prairie ou le pas sur la grève,
La main au gantelet, le pied à l'étrier,
La torsion autour des tempes du laurier
Et à l'aube le cri des trompettes de bronze
Ne valent pas jadis ton sourire dans l'ombre!

EXORDE

Que le vent de la Mer, ô Voyageuse, torde
Ta chevelure, moi, sur la grève j'accorde
La voix de ma mémoire à ce qui songe en elle;
C'est l'absence aujourd'hui qui t'a faite éternelle,
Douce Ombre que je vois assise sur le sable,
Pour toujours, souriante à l'heure impérissable;
Et je te chanterai en face de la Mer,
En mon âme, d'un chant à jamais grave et clair,
En souvenir des pierres vives du collier,
Et note à note, tu les verras scintiller :
Le rubis qui s'embrase à la topaze chaude
Ou, aigre dans sa fièvre verte, l'émeraude,
Le diamant et, grasse, l'opale qui tremble,
Car pasteur curieux des sons qui leur ressemblent,
Mystérieusement dans l'ombre je dédie
Les sept trous de ma flûte à tes sept pierreries!

LES PRÉSENTS MALADROITS

Les fleurs de la fontaine et la force des flûtes
Où ma bouche, le soir, aux trous du buis s'ajuste,
Ni les gâteaux de miel dans les corbeilles rondes,
Ni les poires, ni la grappe, ni les colombes,
Ni la guirlande aussi que pour elle je tresse,
N'ont fait venir à moi la petite Faunesse
Qui danse, sous la lune, au bord de la forêt.
Sa chevelure est rousse; elle, nue; on dirait
Qu'elle a peur des gâteaux qui sont dans les corbeilles
A cause du miel doux que vengent les abeilles
Et que, pour elle, la colombe est la mémoire
De quelque heure jadis blanche sur l'ombre noire
Et qui roucoulerait au fond de sa pensée
Et, qu'en ma flûte rauque, hélas, qui s'est lassée
De chanter mon désir mystérieux vers elle,
Elle évoque, là-bas, saignante et paternelle,
Au soleil qui la tanne et au vent qui l'étire,
La dépouille du Faune et la peau du Satyre.

LA SAGESSE DE L'AMOUR

Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit,
O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui
Et qui grave t'assieds déjà, debout hier,
Ecoute encor, avant les fifres de l'Hiver,
Les flûtes de l'Eté qui chantent dans l'Automne;
L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne
Et, quand le chant se tait, au loin tu peux entendre
Ce que le bel Août dit au calme Septembre
Et ce que dit ta joie à ta mélancolie.
Le fruit qui va mûrir avec sa branche plie,
C'est de la brise, hélas, que sort le vent farouche,
Mais la brise et le vent s'endorment bouche à bouche
Aujourd'hui et le bois est vert et le soir tombe,
Et les flûtes dans l'ombre appellent les colombes
Et l'Eté chante encor aux lèvres de l'Automne;
Le jour sera meilleur si l'aurore fut bonne;
Le soir est plus charmant lorsque l'âme est plus douce;
Le sourire fait une rose de la bouche;

La tresse dénouée est une chevelure;
D'avoir été fontaine une eau reste plus pure.
Aime et que sur tes pas les étoiles aient lui
Quand tu seras de ceux qui marchent vers la Nuit.

L'Homme et la Sirène

A FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

L'HOMME ET LA SIRÈNE

Aux dernières étoiles d'une aube sur la Mer, debout à la proue d'un navire qu'on ne voit pas, le veilleur parle; sa voix s'éloigne à mesure que le ciel s'éclaire.

LE VEILLEUR DE PROUE

Je suis celui qui veille sur la proue...
L'un connaît les ancres et les voiles,
Un autre les étoiles,
Certains sont plus sages qui jouent
La route aux dés et s'endorment — on gagne, on perd! —
Sans souci d'à quel vent s'oriente la proue;
Mais moi, je sais la Mer!

Elle est douce, aujourd'hui sous les étoiles
Qui déclinent et les agrès geignent tout bas,
Le long des voiles;
Le vent est tombé et le navire est las

Et tous dorment et tout est calme
Et celui qui connaît le vent et la marée
A prédit la nuit belle à la nef ancrée
Et c'est en chantant qu'on a levé les rames;
Car l'homme qui connaît la face des nuages
A fait signe en riant à qui barre à la proue.
Fou donc qui veille, et qui dort, sage!
Et moi seul je veille et j'écoute
Debout à la proue et moi seul
A travers mes songes j'y vois clair,
Et moi seul
Je sais la mer.
Toute la mer,
Et qu'il y a des Sirènes sur la Mer!

Il y a des Sirènes qui chantent et peignent
Leurs cheveux d'algues et qui sont nues;
Les trois plus belles sont venues
Nager autour de la carène,
On les a vues;
C'était sur des mers lointaines....
Elles ne sont pas revenues
Mais parfois je crois les entendre
Qui rient et chantent
Et qui reviennent

Quand le flot est calme et le ciel clair
Car moi je sais toute la Mer!

Elles ont des cheveux d'algues et des lèvres
Peintes selon la pourpre des coraux;
Une parfois rit et élève
Ses seins de femme au-dessus de l'eau
Et tend les bras...
On dit qu'elles n'existent pas
Ou que leurs torses vils se terminent en queues
D'écailles que le flot fait bleues,
Tandis que leur chevelure semble de l'or,
Au soleil; on prétend encor
Qu'elles sont méchantes et que
Leur mystérieux rire endort
En des grottes roses et noires,
Avec elles, joue contre joue,
A jamais...
Qu'il est mieux de ne pas y croire
Et de les fuir les yeux fermés
Et qu'il faut clouer à la proue
Leurs figures d'émail et d'or,
En simulacres à la proue!

Mais moi, je sais des choses en mon âme

Car avant d'échanger le fléau pour les rames
J'ai manié la serpe et conduit la charrue,
Mangé la grappe et bu le vin
Qui fait l'esprit lucide et le songe devin;
J'ai dormi sur la terre auprès des faulx nues
Et j'ai levé la hache contre les arbres
Où vivaient les Dryades
Et leur sang a saigné en gouttes sur mes mains;
J'ai vu les Faunes, voleurs d'abeilles et rire
Dans les eaux la Nymphe aux Satyres
Qui dansaient, sveltes, une rose entre les cornes,
Et fuir les Griffons devant la Licorne
Et sur le sable, avec leur croupe rousse ou noire,
Les Centaures passer au galop, un à un!
O mémoire
De mes songes je sais par toi ce qu'il faut croire
Et toutes les mystérieuses faces
Qui nous regardent à travers les choses
Et qui nous parlent à voix basse
Et qui nous parlent à voix haute
De l'aube au soir,
Du soir à l'aube.

Le ciel plus clair
Se meurt, une à une, d'étoiles,

Le vent a soufflé dans les voiles,
Le vent a passé sur la Mer,

Il y a des Sirènes sur la Mer.

L'aube bleuâtre devient de plus en plus claire. Peu à peu on distingue une grève où une femme est couchée, nue ; sa tête repose sur les genoux d'un jeune homme couvert de vêtements amples et sombres. De hauts rochers ferment la vue, derrière la petite plage.

LUI

Cet homme a chanté des paroles étranges
Une à une, dans l'aube lente,
Et j'aurais voulu voir son ombre sur la mer
Et son visage pendant qu'il rêvait à voix haute
Debout à la proue et lui parler peut-être,
Car le navire était ancré près de la côte;
Mais les rochers me le cachaient et cette tête
Qui dort sur mes genoux, lourde et charmante,
M'a fait rester assis dans l'aube blanche,
Et le navire a levé l'ancre
Et la Mer baisse...

O Dormeuse, ta tête est lourde et tu dors
Des yeux et de toute la langueur de ton corps

Délicieux et pur sur le sable marin,
Parmi les algues et les coquilles,
Tu dors tranquille
Et lasse et souriante et nue,
Ame inconnue!
Le sable rafraîchit la paume de tes mains
O Dormeuse, et quand tu te lèveras,
Debout en étirant tes bras
Et secouant tes lourds cheveux jusqu'à tes reins,
Le doux sable
Gardera le sceau de ton sommeil mémorable
Et je ne saurai rien de ton âme inconnue.

Elle est là qui dort et moi je songe
Et j'ai songé dans l'ombre
Longtemps avant que cette voix chantât dans l'ombre
Et j'ai songé,
A Elle qui s'en vint vers celui qui venait,
Étrangère qui souriait à l'Étranger,
Et qui dort maintenant près de celui qui veille;
Je ne connais
Rien d'elle sinon qu'elle était là et qu'elle est belle,
Sinon qu'elle dort à mes pieds
Et nue et lasse et calme et souriante
Car comme en rêve elle a souri surnaturelle

Et j'ai cru qu'elle allait s'éveiller
Quand la voix lente
De cet homme a chanté la mer et les Sirènes,
Et puis elle s'est rendormie et sa face
A souri des lèvres à la mienne
Et sa tête a pesé lourde sur mes genoux,
Plus lourde de ses cheveux roux,
Plus lourde de sa nuque lasse,
Plus lourde de sa pensée lointaine.

Elle pense, en dormant, des choses que j'ignore
Je ne sais rien de ses pensées...
— La nuit est morte pourtant et voici l'aurore —
A travers son visage une face effacée
Semble me sourire derrière son sourire;
D'autres lèvres derrière les siennes m'attirent
Et quand je la regarde en face je crois voir
Quelqu'un debout en elle et qui est ma Pensée
Au manteau noir!

Sa chair est douce ainsi sur le sable, sa chair
Est belle ainsi sous le ciel pâle et clair
De cette aube où mon âme triste se tourmente
De l'âme qui se cache, hélas, en cette chair
Douce dans son sommeil et pâlement vivante

Et dont je touche
Les yeux clos et les seins et le ventre et la bouche
Et les grands cheveux d'or qui se déroulent
Sinueux comme une algue et lents comme une houle
Mystérieuse dont écume ce front pur
Que somme leur volute et dont le poids ruisselle
Somptueusement jusque sur
Le sable roux où dort, enigmatique et belle,
Cette Dormeuse enfin que je ne connais pas.

Car je ne sais ni sa pensée, ni ses pas,
Ni quels Destins l'ont ici amenée
Au soir où je la vis debout près de la mer
Et pure comme si elle était née,
Svelte, de quelque conque ou blanche, d'une écume,
Du sable de la grève ou du sel de la mer !
Est-elle une
De ces captives que les hautes nefs de bois et d'or
Ravissent à la rive et mènent vers le port
Et qu'on vend au retour, sur le môle
Avec le corail et les oiseaux ?
Son enfance erra-t-elle auprès des calmes eaux
D'un fleuve qu'elle aura suivi de saule en saule !
A-t-elle porté l'amphore sur l'épaule
Ou l'urne funéraire en ses pieuses mains

Et sur les asphodèles du chemin
Ses pieds ont-ils marché vers un temple de marbre ?

En tes songes as-tu des villes et des arbres
Ou si la vaste mer est ta seule mémoire ;
J'ai soif de te connaître, ô sœur, et je veux boire
A ton passé comme à la source entre les saules ;
Lève-toi appuyée, ô sœur, sur mon épaule,
Marchons l'un près de l'autre et mirons nos visages
Face à face au miroir de nos doubles pensées
Avec l'emblème de nos deux mains enlacées ;
Éveille-toi et lève-toi !
Je ne peux plus vivre quand tu dors,
O toi qui dors toujours de m'être une inconnue !
Lève-toi nue
Avec tes grands cheveux croulant en algues d'or ;
Éveille-toi, ô toi qui dors,
Si tu restes si loin pourquoi es-tu venue
Un soir que je marchais sur cette grève ?
Et c'est en toi qu'il faut que le soleil se lève,
O toi que je ne connais pas,
Et tu seras !

Elle s'éveille.

La mer reflue et cet homme a cessé
Cette chanson à qui tu souriais en songe.

Il parlait d'arbres dont l'ombre grave s'allonge,
De grappes et d'abeilles...
Il a cessé
Cette chanson à l'aube et l'aurore est vermeille;
Lève-toi nue
O souriante, Ame inconnue!
Et que ta chair
Reste endormie, et viens là-bas,
Lève-toi de toi-même, enfin! le ciel est clair
Et viens là-bas
Loin de la grève aride et de la vaste mer.

Le soleil paraît.

On est dans la clairière d'une forêt. Une source d'eau profonde miroite parmi des fleurs. Alentour, de hauts arbres. L'heure est venteuse et chaude; il a plu; des gouttes d'eau tombent encore des feuilles.
Assises sur la mousse, des Tisseuses tiennent sur leurs genoux des étoffes déployées. Elles sont trois qui parlent tour à tour, la plus vieille debout, d'autres travaillent en silence dont deux encore répondent.

L'UNE

Le Destin, une à une, a tissé nos années,
Mes sœurs, et nous voici assises avec elles,
Côte à côte, et chaque an ourdit nos destinées.

L'AUTRE

Le vent parmi les arbres hauts semble leurs ailes
Car le temps s'est enfui devant nous et les heures
Ont volé, tour à tour, hiboux et tourterelles!

O ma Vie, il me semble encore que tu pleures,
Chaque goutte de pluie est une de mes larmes,
O ma Vie, il me semble encore que tu meures!

Car j'entends ton sanglot dans le vent où s'alarme
Le Passé qui dormait, là-bas, avec mon Ombre,
D'avoir bu à l'oubli le philtre qui les charme

Et les enlace au fond de ma mémoire sombre,
Groupe funeste, hélas, qui s'éveille et s'étire
Et qui heurte son front aux fentes du décombre;

Et les voici tous deux qui viennent et qu'attire
Avec elle ma Vie et qui viennent ensemble
S'accouder près de moi, l'un et l'autre, et sourire

Au métier où je tisse en fleurs qui leur ressemblent
Quelque destin, hélas, d'erreur et de mensonge
Dont les fils font trembler ma main qui les assemble.

UNE AUTRE

Laborieuse, dans les trames alourdies,
J'entrelace et je noue avec des lacets d'or
Le fil souple et tordu des longues perfidies.

UNE AUTRE ENCORE

Astucieuse, dans l'étoffe nue encor,
J'enchevêtre en dessins patients et j'effile
La variante soie où un mensonge dort.

CELLE QUI A PARLÉ AVANT

La moire est troûble et grasse comme une eau tranquille
Et qui frissonnerait intérieurement
D'une araignée et de sa toile qu'elle y file.

CELLE QUI A PARLÉ ENSUITE

La soie est douce comme la peau, elle ment ;
Il s'y façonne des visages de chimère ;
La soie est vaine comme l'âme, l'âme ment.

ENSEMBLE

C'est nous qui vêtirons la femme mensongère.

LA PLUS VIEILLE QUI TOURNE UN FUSEAU

Vous qui tissez ainsi la Vie en œuvres lentes
Voyez qui s'ensanglante autour de mon fuseau
La pourpre fil à fil des laines violentes ;

Ce sera la tunique ardente ou le manteau
Et la Mort à jamais en vêtira un soir
La trame furieuse ou l'atroce lambeau

Et mon rouet d'ébène aide mon fuseau noir !

L'UNE

Les arbres ont laissé tomber sur mes mains lasses
Des feuilles, une à une, et des gouttes de pluie
Et les fils ont tramé le feston des rosaces.

L'AUTRE

Le vent embrouille et mêle en mes mains fatiguées
La soie où la nuance se teinte et varie
Selon qu'au ciel se fonce ou fuit une nuée!

ENSEMBLE

La face du vent pleure aux larmes de la pluie.

LA PLUS VIEILLE

Rentrons, la tâche est faite et le fuseau se tait;
Les Tisserandes sont avec la Filandière
Et la pluie et le vent rôdent par la forêt.

Emportez le métier et l'aiguille ouvrière,
Il pleut sur nos cheveux, mes sœurs, il pleut là-bas
Et dans le vent au loin battent les cœurs du lierre;

Les arbres, tour à tour, retiennent de leurs bras
Le vent brusque qui fuit de leur étreinte et traîne
Les feuilles en émoi que soulèvent ses pas;

Il pleut sur nos cheveux, il pleut dans la fontaine
Et l'averse déjà rit à travers ses pleurs!
Toute la terre embaume impétueuse et saine

Vers celle-là qui vient debout parmi les fleurs.

Le chœur s'est retiré. Le soleil illumine de nouveau la forêt; on entend l'eau qui s'égoutte des branches : une tiédeur molle s'exhale. Tous deux entrent; lui vêtu d'un manteau sombre. Elle, rieuse et langoureuse, qui marche onduleusement; une draperie légère de gaze embrume son corps nu. Ses cheveux mal rassemblés croulent à demi sur sa nuque. Elle tient des roses à la main.

ELLE

Veux-tu ces roses?
Elles sont fraîches à mes mains mouillées
Et je me suis agenouillée
Pour les cueillir sur la terre chaude;
Veux-tu ces roses?
Prends la plus belle
Je voudrais que tu la respires, toi qui marches
Sans te pencher sur elles,
Et je voudrais, à ces mains pâles que tu caches
Sous la bure de ton manteau grave,
Voir une de ces fleurs en flamme, la plus belle,

Et je veux que tu marches
Devant mon rire clair, une fleur à la main.

Elle lui tend la fleur qu'il ne prend pas et qui tombe.

La pluie et le soleil tissent d'or et de soie
Ton manteau sombre et te font joyeux le chemin ;
La lumière t'enlace aux toiles de sa joie.
Pourquoi triste toujours d'ombre vêtu?
Pourquoi as-tu
Jeté la rose sans avoir souri,
Pourquoi n'as-tu pas ri
A cette fleur?

Aimes-tu mieux mes lèvres?
Ma bouche est encore mouillée et fraîche
D'avoir baisé les fleurs avant de te les tendre.
O toi qui n'aimes pas les roses que je cherche
Parmi les épines des branches,
O toi qui n'aimes pas la forêt odorante,
Toi que le jour joyeux rend plus sombre et pareil
Aux houx dont le feuillage est noir dans le soleil.

Tout rit et chante, les feuillées
S'égouttent sur les fleurs et les mousses,

Toute la forêt est mouillée,
Il pleut en diamants dans le miroir des sources;
Goûte mes lèvres qui sont douces...

Tu me repousses.

Un nuage passe sur les arbres
Le ciel se marbre,
La forêt qui fut d'or s'éteint et stagne verte
Voici l'averse...
Il va pleuvoir.

Le soleil reparaît.

Je savais bien que tu voudrais ma bouche;
Pourquoi tes mains sont-elles froides que je touche
De mes lèvres sous ton manteau
Quand le sourire va monter à ta face
Et te faire joyeux et beau,
Quoique tu fasses
Pour rester taciturne et sérieux
Malgré cette forêt qui chante et où tu passes?

Regarde-la qui pleut de soleil et ruisselle
En larmes claires et qui luit et qui s'ocelle,
Glauque d'émeraude et d'or comme un paon qui roue...
Vois, une goutte d'eau a coulé sur ma joue

Et elle s'arrête et tremble au coin de ma lèvre
Puis, fraîche, glisse entre mes seins et, toute tiède,
Je frissonne un peu pâle et toute chatouillée;
Ma chevelure croule à demi et mouillée
Elle est si lourde que son poids me lasse et pèse
Comme de l'or qui se fondrait et serait tiède.
Ah! je voudrais dormir dans ce qu'en moi je sens
De délices et les mains à ma nuque...

Sens

L'odeur de ma peau moite et touche ma peau nue
Où toute une tiédeur en parfums m'est venue
Qui m'accable et m'embaume et tu respirerais
En mon souffle l'odeur de toute la forêt...
Oh mes yeux purs sont frais en moi comme des sources!
Des endroits de ma peau se veloutent de mousses,
Il me semble aujourd'hui que mes seins sont éclos,
Si je pleurais de doux ramiers seraient l'écho
Et des abeilles sont éparses dans mes rires,
Et parmi la douceur de l'air où je m'étire
Je me semble plus grande et je me sens plus belle
Et magnifique de la Vie universelle!

Écoute aussi le vent qui chante et rit et passe;
Toute la forêt pleut de son rire clair.
La branche à la branche s'entrelace

Et là-bas, très loin, à travers
Les chênes bruns et les pins verts,

On dirait que le vent plus grave, c'est la Mer.
Souviens-toi de la plage et des algues et des coquilles
Où je dormais nue et tranquille
Et comme tu me regardais
Dormir ainsi sur la grève douce.

Le vent s'est tû et voici dans la source
Mon visage qui s'apparaît
Sous sa couronne de cheveux et de forêt;
La source est un miroir lorsque le vent se tait;
Mon voile autour de moi flotte comme une brume
De soleil et on la dirait l'ancienne écume
M'attestant de la mer, naïve, provenue,
Et de toute ma chair tiède je me sens nue
Et l'eau m'attire...
Regarde comme elle est claire à la fontaine
A qui s'y mire
Et comme elle doit être fraîche à qui s'y baigne.

Me voici sur le bord de la fontaine claire
Et mes cheveux qui vont s'écrouler en arrière
Mêleront leur cascade d'or à l'eau d'argent,

Et ma poitrine avec ses deux seins en avant
Surgira de ma robe autour de moi tombée
Et debout, un instant, auprès de l'eau bordée
D'iris et de glaïeuls et de plantes flexibles,
Je me tiendrai pareille aux Nymphes invisibles
Qui hantent la forêt ou, sirènes, la mer;
Alors je descendrai, rose dans le flot clair
Avec sa grande ride en cercle autour de moi
Et je te sentirai monter, ô cristal froid
Des sources, de mes jambes jusques à mon ventre
Et à mes seins et mes épaules puis plus lente,
Rieuse et les yeux clos je plongerai ma tête
Que tu verras parmi les herbes disparaître
Dans le remous ondé de mes grands cheveux d'or.
Dis, ne veux-tu pas que je sois celle qui sort
De l'eau, éblouie et, debout avec un rire,
Se dresse toute nue anxieuse et s'étire
Et qui s'endormirait fondue entre tes bras?

Elle s'est retournée vers lui. Sa robe entr'ouverte la montre nue; de ses mains élevées elle soulève sa chevelure et apparaît un instant sur la forêt illuminée qu'assombrit un nuage subit.

LUI

Il va à elle les poings levés, menaçant. Elle se prosterne.

Je ne veux pas!

O forêt qui ris vaste d'or et de soleil
De la voir nue ainsi de la nuque à l'orteil
Eteins ton flamboiement d'eaux, d'arbres et de roses
Sois obscure! tais-toi, profonde! chaste, sauve
Celui qui vint vers toi couvert du manteau noir,
Celui qui se révolte et qui ne veut plus voir
Ton immense baiser qui l'enivre et l'étouffe
Lui monter peu à peu en riant à la bouche.
Vent de l'ombre! viens-t'en des feuilles et des antres
Vers l'Etrangère en fleur qui dénude son ventre
Et les seins nus, étale, obscène en sa beauté,
Sa chair de printemps ivre et ses cheveux d'été!
Trouble l'eau qui la mire et convoite sa grâce
Et souffle-lui ta voix furieuse à la face
Et emporte avec toi, par delà mes pensées,
Les paroles que cette bouche a prononcées,
Ivre de sa chair moite et de ses duvets chauds
Qui lèvre à lèvre ont fait balbutier l'écho!
Et moi, si j'ai rêvé sa nudité impure
Au bord des mers, jadis, à l'aurore, je jure
Que je voulais, magicien au manteau noir
De la tristesse et de la science et du soir,
Eveiller dans ce corps d'où les Dieux l'ont chassée
Une âme grave égale à ma haute Pensée!

Pourquoi es-tu venue ainsi sur mon chemin?
Lorsque je dors je sens ton souffle sur mes mains
Et ta bouche ne sait que le baiser et rire
Aux abeilles que d'être douce, tu attires;
Un éternel soleil semble farder ta joue,
Ta chevelure au moindre geste se dénoue,
Ton sein sort de ta robe et ton ventre soulève
L'étoffe claire qui palpite quand tu rêves,
Lasse et molle de ton animale tiédeur,
Couchée avec les yeux ouverts, parmi les fleurs,
Ou paresseuse avec les coudes sur les roses;
Je te sens odorante et je te songe fauve.
Va-t'en car je te chasse, impure et je suis las
Des touffes d'ambre et d'or qui frisent sous tes bras,
De ta bouche où je bois comme des fruits qui fondent,
De ta chevelure dont la houle t'inonde
Et que je voudrais prendre à la poignée et tordre,
De tes seins que tu me tends pour que je les morde,
De ton ventre où je sens sous ma main qui le touche
Un soubresaut de bête engourdie et farouche
Et de toute la vie ardente et bestiale
Qu'autour de toi ta chair dans l'été roux exhale!

Le vent souffle.

Je te chasse, va-t'en, recule ou sois une autre
Car je suis las de cette bête qui se vautre

Et qui se cambre et qui s'étire et qui est nue,
Va-t'en ! sinon de toute ma colère accrue,
Comme ce vent qui souffle et gronde dans les chênes,
Sourd comme mon courroux, âpre comme ma haine,
Je fouaillerai ton corps nu avec cette corde
Et, surgie avec tes grands cheveux qui se tordent
Dans l'orage, à travers les bois et la feuillée,
Par la pluie et le vent, tu fuiras, fouaillée !
Et moi tragique avec mes deux mains violentes,
(Elles, faites, hélas, pour le Livre et la Lampe !)
Drapant sur mon Destin plus grave et sans espoir
Le pli mystérieux de mon lourd manteau noir
Je regarderai fuir dans la forêt farouche
Le cri désespéré qui tordra cette bouche
Et se cabrer, parmi le vent vaste en ses crins,
La Bête aux cheveux d'or qui me léchait les mains.

Mais tu pleures, je vois tes larmes ; il me semble
Qu'une main grave enfin sur ta nuque rassemble
Tes cheveux et te voici douce dans tes larmes
Qui font déjà de toi presque un peu une femme.
Le ciel est noir et voici que la chair s'épure ;
On dirait que cette ombre enfin te transfigure
Et je vois poindre en toi comme une sœur sacrée ;
Je te bénis, sanglot qui l'as transfigurée !

Une cendre avec l'ombre éteint ses cheveux roux,
Elle est moins nue ainsi d'être humble et à genoux.
Voici l'été qui meurt et c'est l'autre saison.
Veux-tu me suivre au seuil de ma haute maison
Et t'asseoir, auprès de la table, sous la lampe,
Silencieuse et docte et un doigt à la tempe?
Veux-tu l'exil du songe où ton pas va me suivre,
Idole calme avec un coude sur le Livre,
Pareille à ma pensée et la main au fermoir?
Veux-tu marcher en paix vers les routes du soir
Car tu pleures et tu renais de par ces larmes?
Et celles-là vont faire de toi une femme

Il lui montre les Tisserandes qui s'avancent lentement à travers les arbres. Elles portent des étoffes, et l'une des sandales. Elles viennent dans un long rayon de soleil pâle entre deux nuées d'orage.

Lève-toi car voici les heures qui se hâtent!

Vêtez-la. Mettez-lui le voile et les sandales,
Le manteau qui s'agrafe et la robe tenace,
Nattez ses lourds cheveux en ordre et que leur masse
Naïve orne son front de leur miel indulgent,
Que ses bagues soient d'or et son collier d'argent
Car il faut que soit belle et noble la Pensée;
Donnez-lui maintenant la corbeille tressée

Et placez-y la clef de la porte et le pain.
Haute et grave c'est là maintenant son Destin.
Et maintenant, ô sœur, qui retrouvas ton âme
Dans la pluie éblouie et l'orage des larmes,
Toi qui marchas longtemps sur la grève et la mousse
Avec tes deux pieds nus par des routes trop douces
Qu'entre les durs cyprès l'écho de tes sandales
Résonne chastement sur le marbre des dalles
Et s'éloigne vers l'ombre et ne s'entende plus;

Les Tisseuses l'ont coiffée et vêtue.
Il la prend par la main, se retournant.

Adieu comme à toi Mer, Forêt!

ELLE

Le suivant.

Il l'a voulu !

Le vent a cessé, le soleil a disparu; de grosses gouttes de pluie tombent. Les Tisseuses restent seules.

L'UNE DES TISSEUSES

Voici que pleure parmi l'ombre la forêt.
O sœurs, le vent s'est tû et la pluie, une à une,
Fond en larmes comme quelqu'un qui pleurerait.

Les grands iris au bord de l'eau tendent leurs urnes;
La fontaine est de marbre et la source de pierre
Et les ronces crispent d'épines leur rancune.

Le vent a défleuri la rose la première
Et demain tomberont les feuilles déjà mortes;
La pluie et la forêt pleurent la Nymphe claire.

Ses doux seins fleurissaient la grâce de son torse
Et la nature souriait avec sa bouche;
Les grands arbres aimaient sa chevelure torse.

Elle était la chair bonne et la volupté douce,
Le délice d'aimer et l'ivresse de vivre,
Le soleil sur la fleur et le ciel sur la source.

Elle a quitté toute la forêt pour le suivre.

LA PLUS VIEILLE

Elle était la Nature; il a voulu la Femme
Et sans avoir compris pourquoi elle était nue
Il a fait un flambeau de ce que fut la flamme,

De ce qui fut l'aurore et le vent et la nue
Il a fait le fouet, la pluie et le tison;
Il maudira le jour où il l'aura connue

Car sa Lampe mettra le feu à la maison
Et la voici debout à peine sur le seuil
Que la Mort avec elle entre dans la maison.

Avec le manteau sombre elle a vêtu le deuil,
La ruse craque au pas prudent de ses sandales
Et ses cheveux nattés sont déjà de l'orgueil;

Son voile est le mensonge et l'or vil de ses bagues
Est pareil aux serments auxquels je vois sourire
La froide cruauté de sa face de marbre.

O ma sœur, je le vois pleurer de ce sourire !

L'UNE

Le pain blanc que ses mains portent dans la corbeille
Est la cendre de l'Espoir et sa nourriture;
La douleur mûrira par grappes à ses treilles.

L'AUTRE

Et la clef qui sursaute et tinte à sa ceinture
Ouvre la porte d'ombre et la chambre où s'agitent
L'inquiétude en sang que le soupçon torture,

ENSEMBLE

La luxure qui mord et le souci qui griffe.

LA PLUS VIEILLE

Puisqu'il n'a pas compris la Nymphe aux cheveux d'or
Qui voulait se baigner plus nue à la fontaine
Et puisqu'il n'a pas reconnu celle qui dort

Auprès de la mer vaste où nue est la Sirène,
Puisqu'il a dédaigné la Nymphe aux cheveux d'or
Qu'il s'en aille à jamais où son Destin le mène

Et que la Femme, hélas, le conduise à la mort.

Le ciel est tout à fait noir. Un éclair brille et se casse comme un glaive.

Au soleil couchant, la même grève qu'à l'aurore. Sur le sable il est étendu mort, auprès de lui elle se tient vêtue d'une sorte de longue robe glauque dont la traîne se contourne caudale et écaillée.

ELLE

O pauvre frère aux yeux de songe et de science,
Toi qui veillais dans l'ombre et ne souriais pas
O triste frère aux yeux de science et de songe,
Toi qui veillais dans l'ombre
Du soir à l'aube lente,
Es-tu si las,
Si las, mon frère, que tu n'aies voulu vivre,
Si triste, mon frère, que tu gises
Enfin dormant sur cette grève, toi qui dors
Tandis que le soleil tiédit mes cheveux d'or
Qui se déroulent et ruissellent et qui vivent
En leurs langueurs d'algues et d'or,
O toi qui dors !

Les fleurs pourtant embaumaient les matins clairs,
Il y avait des roses dans la forêt
Et des iris près de la fontaine et près
Des ruisseaux, et, le long de la Mer,

Sur les grèves, poussaient dans le sable rose
Les chardons bleus et les herbes mauves,
Et j'étais belle et nue et tiède
Et douce à tes lèvres,
De tout mon corps et de mes lèvres,
Et tu pouvais baiser ma bouche
Et tu pouvais toucher mes seins,
Avec tes mains,
Me toucher toute !

Il fallait manier mes cheveux
Comme on ramasse des algues jaunes, brins ou nattes,
Où de l'or se mêle aux reflets bleus;
Il fallait regarder mes yeux
Comme on regarde l'eau qui luit en flaques
Sur le sable plus doux à toucher qu'une joue;
Il fallait toucher mon ventre
Comme on joue
A flatter de la main une vague qui s'enfle
Et se gonfle et s'apaise et qui n'écume pas
Et suivre en souriant la trace de mes pas
Et sourire et chanter et vivre
Sans épeler le pied du Destin sur le Livre
De la grève où la mer efface chaque jour
Le vain grimoire triste auquel tu t'appliquas;

Il fallait mettre en tes pensées
Du vent, du soleil et de l'amour
Et ces oiseaux, là-bas, qui volent sur la mer,
Toute ma chair
Vivante à la tienne enlacée
Et sur la bouche grave et pâle de ton songe
Ma bouche fraîche !

Je n'ai pas en moi de fantôme pour ton ombre,
Je ne suis pas l'ombre que ton rêve cherche;
Pourquoi m'as-tu voilée ainsi de robes lourdes
Et fermé sur ma chair le manteau grave
Que crispaient à mon col les ongles de l'agrafe,
Pourquoi par le mensonge qui me couvre
De ses plis m'as-tu faite semblable aux autres femmes,
Moi la pure, la vivante, la nue,
Pourquoi m'avoir vêtue ?

O tresses qui faites de la chevelure
Où le vent chante
Et qui croule sur l'encolure
L'or roux de sa vague vivante,
O tresses qui faites de la chevelure
Tressée et haute et qui se recourbe et qui se dresse
Le casque d'or de quelque guerrière méchante

Où la chimère, hélas, se love dans la tresse
Et darde sa langue
Qui file et qui s'effile en quelque boucle ardente,
O lourds cheveux qui se façonnent en casque,
O robes dont la traîne écaillée et qui rampe
Glauque et sinueuse et bleue
Figure à ma nudité ambiguë une queue
Fabuleuse !

Tu m'as voulue ainsi fardée et fabuleuse
Moi la simple, moi la rieuse
Fille de la mer glauque et du soleil joyeux,
Tu m'as voulue
Ainsi, moi dont le sort est d'être nue
Comme la mer et comme les roses,
Et c'est à cause
De tout cela que tu es mort, ô pauvre frère,
Aux yeux de songe et de science, ô funéraire
Et doux amant, hélas, qui ne m'as pas connue
Parce que je riais et que tu me vis nue.

Ah ! mon frère, mon triste frère, ô pauvre mort,
Dors donc, dors !
Les fleuves coulent vers la mer
Calmes et graves à travers

Les plaines grasses et les forêts,
Il y a des iris auprès
Des fontaines, et des roses et des oiseaux
Et des abeilles !
Le Désir à sa bouche accouple les roseaux
En flûtes doubles et chante et s'émerveille
D'être la Vie...
Et tu es mort !

Et nous voici l'un et l'autre près de la mer.
Ami, ton âme, hélas, n'a pas compris ma chair
Et c'est en vain que j'ai déroulé mes cheveux
Et c'est en vain que j'ai marché nue à tes yeux ;
Tu passas, et le soir, ami, t'ouvre sa porte,
Et la Vie à genoux baise tes lèvres mortes.

Elle se relève.

Et me voici encor debout devant la mer.

La mer a monté, les vagues déferlent sur le sable et emportent le cadavre. Elle se tient debout en sa robe glauque écaillée, aux derniers rayons du soleil.

O souveraine
Qui montes en vagues d'écumes et roules
Sur la grève la volute de tes houles,
O souveraine

Qui écumes et qui ruisselles, ô Mer
Propice et maternelle à ma chair,
O moi, partie et revenue,
Reprends-moi nue,
Berce mes cheveux d'or parmi tes algues rousses,
Prends les fleurs de mes seins parmi les fleurs marines,
Gonfle tes vagues contre ma poitrine,
O souveraine, ô bonne, ô douce,
Mêle mes ongles à tes coquilles
Et mes lèvres à tes coraux,
Fais de mes oreilles des conques pour tes échos,
O souveraine,
Fais-moi toi-même
Jusqu'au jour où surgie encor de ton écume
J'apparaîtrai encor la même,
Peignant à mes cheveux les perles de l'écume
Qui couleront sur mes seins une à une,
J'apparaîtrai!
O souveraine,
Reprends-moi en ton flot maternel et sacré
Car je suis revenue;
Moi la Vivante, moi la Nue,
O souveraine,
Reprends-moi nue
Moi ta Sirène!

Une vague plus haute l'emporte dans sa volute. Puis la mer se calme, étale. Le crépuscule efface les rochers, la grève. Le ciel commence à s'étoiler, et de très loin à la proue d'un navire invisible on entend, plus distincte et plus proche à mesure qu'il parle, la voix du veilleur de proue :

LE VEILLEUR DE PROUE

Je suis celui qui saigne sur la proue...
Les uns m'ont craché au visage,
Les autres m'ont frappé à la joue,
Certains plus sages
Boivent ou se disputent et jouent
Ma robe aux dés et moi, nu dans ma chair,
Je saigne sur la proue,
Je saigne sur la Mer !

Elle est belle sans doute ce soir sous les étoiles
Qui montent et que je ne vois pas...
Oh taillez mon linceul dans la pourpre des voiles
Et que je meure, je suis las,
Las de mes yeux sanglants et de ma chair qui saigne
Et de vos cris vous qui m'avez
Cloué sur la proue et m'avez
Bouché les oreilles de cire

Pour que je n'entende pas les Sirènes,
Et aveuglé
Pour que je ne voie pas les Sirènes,
Vous qui m'avez cloué avec des rires
Qui redoublaient à chaque clou
Sur la proue et m'avez cru fou
Alors que seul j'y vois clair,
Moi qui voyais des Sirènes sur la Mer.

Vous disiez qu'elles n'existent pas,
Vous disiez qu'elles ne peignent pas
Leurs cheveux d'algues, une à une,
Souriantes au-dessus de l'écume,
Et ceux qui viennent de la terre, avec encor
A leurs talons la glèbe grasse du labour
Et les feuilles sèches de la forêt, avec encor
A leurs mains le geste gourd
De la charrue ou de la herse ou de la hache,
Tous ceux-là criaient avec vous
Que j'étais fou,
Qu'en les champs il n'est plus de Faune qui se cache
Accroupi dans les blés d'où sortent ses cornes
Et que dans les bois mornes
Les hêtres tombent, un à un, au crépuscule
Au heurt des haches,

Arbre par arbre,
Sans que saigne au tranchoir le sang de la Dryade
Et qu'on n'entend plus galoper par la plaine
Le Centaure emportant la nymphe des fontaines
Sur sa croupe, riant dans l'ombre, toute nue,
Et que le temps est mort des faces inconnues
Qui pleuraient dans la pluie ou parlaient dans la nuit :
Masques de l'antre où rit la bouche de l'écho,
Visages du rocher, yeux des eaux,
Destins à nous venus dans la nuit et le vent
Et signes du silence où quelqu'un est vivant!
Vous avez dit que tout est mort
Et qu'il n'y a plus rien en face de notre âme!

Sur les mers de houles et d'or
Levez les rames
Et chantez dans la nuit et voguez dans le vent
Sans voir ce que je vois moi qui saigne à l'avant
Du navire où vous avez cloué ma chair
D'Argus mystérieux où chaque clou
Ocelle un œil qui saigne et voit, Paon de la Mer,
Moi qui trône et roue
De toutes mes blessures bleuâtres sur la proue!
Car je les vois,
Car je la vois,

J'entends leurs voix,
J'entends sa voix,
Il y a des Sirènes sur la Mer
Une Sirène sur la Mer!

Flûtes d'Avril et de Septembre

A Stéphane Mallarmé.

LE REPOS

J'ai longtemps animé avec mes flûtes justes
Un paysage frais de ruisseaux et d'arbustes
Et mon souffle soumis à mes doigts inégaux
A longtemps imité les feuilles et les eaux
Et le vent qui parlait à l'oreille des brises;
Mais le buis est amer, hélas, et les cytises
Sont amers, et les heures calmes et les jours
Et ce qu'on croit la joie et ce qu'on croit l'amour,
Et les soirs langoureux et les aurores tendres
Mûrissent des fruits d'or qui font la même cendre,
Et les faces, hélas, ont la même pâleur
A s'apparaître aux fontaines parmi les pleurs
Qu'à rire hautes aux miroirs de leurs destins;
Et le pied qui n'a pas marché saigne, et les mains
Sont lasses tout autant de l'argile des lampes
Que d'avoir, furieusement, au bois des hampes
Crispé leurs ongles durs, et la paume s'écorche
A tenir une fleur comme à brandir la torche.

Un occident qui meurt est une ville en flammes,
Et tous les soirs sont graves pour toutes les âmes;
Une flûte de buis contrepèse une épée;
Une déesse vit encor dans la poupée,
Et c'est le même songe et c'est la même chose
De cueillir une palme ou de cueillir des roses!

LES GARDIENNES

Les cygnes du bassin qui s'endorment sur l'eau,
Le vent qui balbutie aux tiges des roseaux,
L'allée où vers le soir tombent les feuilles mortes,
Les trois marches du seuil et la clef de la porte,
La petite maison à travers les grands arbres,
La fontaine qui filtre en son auge de marbre
Et toi-même qui t'accoudes à ton métier
Tout cela : le jardin, la treille, l'espalier,
Ce qui fut notre jour, ce qui fut notre joie,
L'eau qui rêve, le vent qui rit, l'arbre qui ploie,
Et les heures dont tu coupais les longs fils morts,
A mesure, au tranchant de tes clairs ciseaux d'or
Car c'est entre tes mains que les heures sont mortes,
Rien n'a changé : la clef se rouille sur la porte,
Les bras de l'espalier se crispent de l'attente,
Le cygne est endormi, la fontaine plus lente
S'attarde et l'eau s'enfeuille en son auge de marbre,
La maison toujours luit à travers les grands arbres

Car avant de quitter le seuil de ma mémoire
Pour errer à jamais parmi la forêt noire,
J'ai placé, pleines d'eau et d'huile parfumée,
Près de toi, la clepsydre et la lampe allumée.

MÉDAILLON PASTORAL

Le vent las a donné ses flûtes aux fontaines
Qui chantent doucement parmi l'ombre des chênes,
Ce soir, et l'Été las sous un hêtre s'endort ;
Sa faucille d'argent avec les épis d'or
Atteste la moisson qui n'est pas achevée,
Et la lune silencieuse s'est levée,
Et, toute blanche, assise auprès des calmes eaux,
Tu cueilles, un à un, ô Nymphe, des roseaux
Et je t'ai vue, au bord de la fontaine, l'une
Des Nymphes et qui sait, songeuse, vers la lune,
Pour que de l'ombre en paix naisse un jour indulgent,
Unir tes lèvres d'aube à ta flûte d'argent.

LES OMBRES FIDÈLES

Avec ton souvenir qui accoude en mon songe
La statue aux yeux clos et qui serait ton ombre
Si ta voix n'était pas morte dans mes pensées,
Fraternels, et leurs mains entre elles enlacées,
J'ai, dans mon souvenir, debout et face à face,
Anciens témoins et qui se parlent à voix basse,
L'un qui sourit encore à l'autre qui larmoie,
Le désir de la Mort, le désir de la Joie
Qui se tiennent ainsi et ne me quittent pas;
Si je marche j'entends auprès de moi leurs pas;
Partout où je me songe et partout où je vais
Ils me suivent, et l'un marche sur des pavés
De marbre taciturne où poussent des fleurs claires
Dès que l'autre après lui foule les sombres pierres.

HEURE D'AUTOMNE

Mon jardin est là-bas derrière la colline
Et ma fontaine est douce où des roses s'inclinent
Sur l'eau bleue au matin et jaune vers le soir.
La bêche en le heurtant fait tinter l'arrosoir
Car la tâche finie on les rentre et la bêche
Luit sur l'épaule comme une arme bonne et fraîche
Et l'eau s'égoutte encor du crible de la pomme.
Mon songe tour à tour est la fleur qu'il se nomme
Tout bas, en les voyant toutes et une à une;
L'ombre vient; l'herbe se fonce; la terre est brune;
Le sable de l'allée est blanc le long du buis;
Le cep rompt sous la grappe et l'arbre sous le fruit
Oscille feuille à feuille à son poids qui l'incline
Car l'automne est déjà derrière la colline;
Il vient, et avec lui bientôt il va falloir
La corbeille et la serpe au lieu de l'arrosoir
Et vendanger la treille et cueillir l'espalier
Et voir dans l'eau toutes les roses s'effeuiller
Au vent mystérieux où chaque année emporte
L'hirondelle qui fuit avec les feuilles mortes.

LES TRAVAUX

Je t'atteindrai, farouche et te vaincrai, hautaine,
Car j'ai lavé mes mains aux eaux de la fontaine
Et mes yeux se sont vus sourire en son flot clair
Qui chante et j'ai lavé mes pieds nus dans la mer
Et le vent a passé sur ma face et je suis
Calme comme est l'Aurore ayant vaincu la Nuit
Et pur de par le vent, la mer et la fontaine!
Je t'atteindrai, farouche, et tu ploieras, hautaine,
Et malgré tes cheveux d'or roux et tes yeux durs
De guerrière et ta bouche ardente et tes seins sur
Qui l'on modèlerait un buste de victoire,
D'une laine filée à ton rouet d'ivoire,
Lasse, et tes mains encor gourdes de l'écheveau,
En songeant, à mes pieds, aux antiques travaux,
Tu joueras sur la dalle, humble, accroupie et chaste,
Avec trois cailloux blancs et trois pierres de jaspe.

INVOCATION MÉMORIALE

La main en vous touchant se crispe et se contracte
Aux veines de l'onyx et aux nœuds de l'agate,
Vases nus que l'amour en cendre a faits des urnes!
O coupes tristes que je soupèse une à une
Sans sourire aux beautés des socles et des anses!
O passé longuement où je goûte en silence
Des poisons, des mémoires âcres ou le philtre
Qu'avec le souvenir, hélas, l'espoir infiltre
Goutte à goutte puisé à d'amères fontaines;
Et, ne voyant que lui et elles dans moi-même,
Je regarde, là-bas, par les fenêtres hautes,
L'ombre d'un cyprès noir s'allonger sur les roses !

ALLÉGORIE

J'ai vu dans mon miroir où s'est connu mon songe,
Face à face et parmi des guirlandes de bronze,
Le sourire qu'avait ma joie ou ma tristesse;
C'est là que j'ai trouvé cette autre que je cherche
Dans ma voix, dans mon pas sur les feuilles séchées,
Dans ce que ma mémoire a dit à mes pensées,
Dans ce que le silence apprenait à mon ombre,
Et la voici parmi les guirlandes de bronze
Qui me regarde enfin avec mes propres yeux.
O mystère d'être la seule toutes deux,
Moi l'anxieuse, aussi, de cette autre anxieuse!
O double solitude où chacune était seule
Et d'où chacune enfin pour se voir est venue
Et pour être plus près encor s'est mise nue;
Et je sais maintenant, sœur pareille aux fontaines,
Le sourire à jamais de ma face certaine
Autour de qui se crispe un feuillage de bronze
Où la gloire à mon front par un laurier s'annonce,
Et debout devant moi je fais avec mes mains
L'offrande de mes jours à mes graves destins!

APRÈS LA FORÊT ET LA MER

Ma tranquille maison est la même aujourd'hui
Qu'aux jours de ma jeunesse où mon Désir a fui
Son seuil, et mon retour s'accoude vers le soir
Sur la table où ma lampe brûle, et je peux voir,
A sa flamme qui se projette droite et haute,
Mon ombre auprès de moi qui songe côte à côte,
Assis à l'âtre en cendre et sans bénir les Dieux
Car mon foyer n'a pas d'autels et mal pieux
Nous n'invoquerons pas de lares, et, Déesses,
Votre sourire est mort au soir de nos sagesses!
Ayant vu la forêt et la plaine et la mer,
Je sais que toute Nymphe est femme par sa chair,
Les Faunes sont des masques où un nain ricane,
Bestial avec des sabots de bouc ou d'âne,
Et lorsque je ramais dans ma barque marine,
Entre elles, vers leur voix, venue à moi divine,
J'ai vu, que je pensais être à jamais sereines,
Après avoir chanté se mordre les Sirènes!

ATTRIBUTS

De tout ce grand amour et de toute ma vie,
Gerbe éparse que l'heure éternelle délie
Et dont le vent du soir à l'année étrangère
Disperse les grains mûrs et les pailles légères,
Il ne restera rien car le futur Été
Ne saura même pas si quelqu'un a été
Le moissonneur de cette terre que moissonne
Un autre hélas pour qui l'indifférent automne
Mûrit la grappe lourde au cep qui l'a portée,
Un autre! et lui, peut-être, au soir de son Été,
Trouvera, parmi l'herbe, auprès de la fontaine,
Une urne où dormira une cendre incertaine
Que versera la main qui l'aura soupesée
Et deux flûtes de buis et d'ébène, croisées
Sur un masque pétri d'une pâte de cire
Où s'efface à demi la bouche d'un sourire.

MÉTAMORPHOSE SENTIMENTALE

Une rose jusqu'à tes lèvres est venue.
Sois le geste que fut trop longtemps ta statue!
Les fleurs montent autour du sombre piédestal,
L'aurore souriante empourpre le métal
Et le bronze tiédit qui veut être ta chair;
O toi qui es debout, viens boire au fleuve clair!
Voici sourdre la vie aux veines de ton ombre;
L'été roucoule avec sa gorge de colombe
Autour du spectre dur où ton Destin s'est fait,
Grave de quelque soir et lourd de quelque faix,
La stature d'un rêve et le masque d'un songe
Que la rouille carie et que la mousse ronge.
Le noir enchantement de l'orgueil se dissout,
Les roses ont monté jusques à toi debout,
Dans l'arrogance et la posture où tu t'obstines;
Tes lèvres ont goûté l'âme des fleurs divines
Où le sang de la vie empourpre son sourire
Et voici que tu te réveilles et t'étires,

Avec le geste enfin d'appeler les colombes,
Au son des flûtes d'or que fait chanter dans l'ombre,
Une à une et toutes de son rire sonores,
La bouche de la Vie aux lèvres de l'Aurore.

LES REGRETS

Au crépuscule mauve au delà de la haie
Où l'épine à la fleur survit avec la baie,
La Colère a passé, ce soir, sur le chemin,
Hautaine avec la torche et le glaive à la main,
Et l'Orgueil la suivait pas à pas et la Haine
Et l'Amour qui fit signe à mon âme incertaine ;
Il a tourné la tête et j'aurais pu le suivre...
L'heure du sablier sonnait à la clepsydre
Dans ma calme maison par la porte entr'ouverte ;
Et j'ai vu, sur le sable pâle et l'herbe verte,
Avec l'ombre du toit, l'ombre du vieux cyprès ;
Et toute la douceur juste du jardin frais
Est jusqu'à moi venue avec l'odeur des roses,
Et j'ai pensé, parmi la paix des vieilles choses,
A ma flûte d'ébène et à ma flûte d'or
Et à mon verre de cristal où jusqu'au bord
L'eau fraîche fait perler une sueur de givre ;
J'ai vu le sablier auprès de la clepsydre

Et la vie à jamais la même et j'ai pleuré
De ce que seul d'entre eux l'Amour ne fût entré,
Car la flûte, la faulx, la serpe et l'arrosoir
Sont tristes quelquefois à qui marche, le soir,
Silencieux et que la fontaine s'est tue,
Autour du buis taillé qui borde les laitues.

HEROÏDE

Quand j'eus cueilli la fleur qui pousse au rameau d'o r
Et qu'il faut respirer pour aller vers la Mort
A Persephone en pleurs réclamer Eurydice,
Sans que la main tressaille ou que le front pâlisse
De revoir femme, hélas! celle qui fut une ombre;
Ayant passé le fleuve et nourri les colombes,
Qui volent vers l'Amour et mènent vers l'Espoir,
Je m'arrêtai, parmi les arbres du bois noir,
Attendant que la nuit fît face à mon Destin
Où rien n'avait comblé le désir de mes mains,
Ni la fleur d'or, ni l'eau du fleuve et les colombes,
Ni l'amour, ni l'espoir enfuis avec cette Ombre
Qui détourna la tête et ne répondit plus.
C'était le soir dans la forêt, quand j'aperçus,
Parmi le tourbillon, là-bas, d'un feu qui fume,
La flamme d'une forge ardente où, sur l'enclume,
On forgeait au marteau, sonores, des épées!
Et j'en pris une, et la branche que j'ai coupée

Ne refleurira plus sa fleur de songe et d'or,
Et j'ai tué les colombes et j'ai encor
Frappé du glaive clair l'Ombre mystérieuse,
Et mon âme, depuis, est cette furieuse
Qui, dans le bois tragique et près du fleuve sombre,
Erre, odieuse aux fleurs et funeste aux colombes.

LE VOYAGEUR

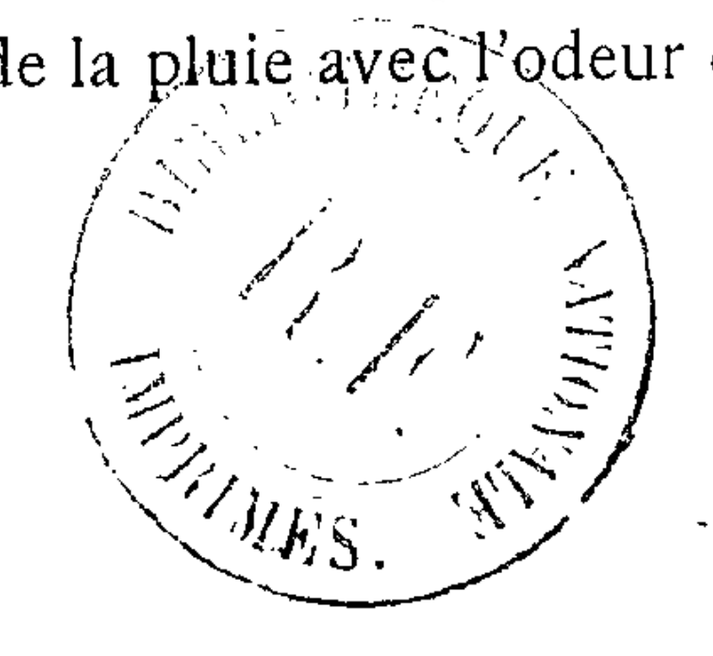
Vers la douce maison dont j'ai fermé la porte,
Un soir, sur l'âtre en cendre et sur la lampe morte,
Je reviendrai, car l'aube est triste sur la mer,
Y rallumer la lampe éteinte et l'âtre clair ;
La forêt est si vaste au bout des marais mornes
Que l'an aura déjà décliné vers l'automne
Quand mes pas oubliés ranimeront l'écho
Qui répond, en entrant, à gauche de l'enclos.
Anxieux qu'au jardin les Faunes sous les treilles
Aient, la ruche rompue, emporté les abeilles
Et les Satyres bu les outres du cellier
En dansant et pillé les plants et l'espalier
Et, avec les roses mortes, dans la fontaine
Jeté des fruits pourris, des caïeux et des graines.

ÉGLOGUE MÉTAPHORIQUE

L'automne, au fond des soirs, dételle ses taureaux ;
La terre fume violette au soc ; les eaux
Langoureuses parmi les prés semblent attendre ;
Les premiers feux, hélas! font la première cendre.
Vois le sarment noueux et la pomme de pin !
Si la vie a tordu son thyrse entre tes mains
Les fleurs sont mortes et les grappes sont séchées
Et l'automne, à son tour, au fond de tes pensées
Dételle les taureaux que ton Désir lia
Au joug et voici l'ombre enfin et il y a
Dans ton âme des cendres tièdes et des eaux
T'invitant à laver tes mains que les travaux
De l'année ont souillé de glèbes et de lie
Et à faire du thyrse tors qui s'humilie,
Nu du pampre éclatant et de la grappe lourde,
Le bâton de voyage où l'étape s'accoude.

L'ATTENTE

Le jardin, cet avril, a porté bien des roses
Et voici que déjà les rivières sont grosses
Des orages d'hier et des premières pluies;
La vigne grimpe rouge au balustre où j'appuie
Mon coude sur la mousse et mon front dans ma main
Et l'ornière se creuse aux glaises des chemins
Et je t'entends venir, Automne, et ton pied butte;
Tu chancelles ivre du vin nouveau. La flûte
Pousse avec les roseaux au bord de la fontaine
Dans le doux vent qui la tourmente, verte et vaine!
Anxieuse, elle attend le souffle qu'elle inspire
Et les trous dont on l'ouvre et le doigt et la cire
Qui la façonne et les lèvres qui, bien unies,
Joindront sa chanson claire à tes mélancolies,
Automne! et, dans le vent venu des vieux étés,
Uniront leur jeunesse à ta maturité
Et les rires d'avril aux larmes de septembre
Et dans l'ombre feront soupirer de l'entendre
Mêler ce qui fut doux à ce qui est morose :
Le doux bruit de la pluie avec l'odeur des roses.



A UNE AMIE OUBLIÉE

Je t'apporte, ce soir, humble dans mes pensées,
Le geste langoureux des corbeilles tressées,
Avec les pommes d'or, les grappes et les roses;
Le fruit mûr est plus doux parmi les fleurs et l'aube
Est plus belle avant que soient mortes les étoiles;
Voici la pourpre violette avec la toile
Faite de patience et de soirs et d'aurores
Et du bruit du rouet dont, hautaine, s'honore
La plus laborieuse autant que la plus chaste;
Je t'apporte la rame aussi que la mer vaste,
Furieuse à la proue, éclaboussa d'écume;
Voici le tiède lait qui comme le sang fume,
Blanc et rouge, tous deux bons à qui les veut boire
Aux lèvres de l'Amour ou au sein de la Gloire
Et je t'apporte, avec mon orgueil âpre encor,
Ma colère crispant son poing que sa dent mord;
O douce enfant, debout en ta robe tissée
Je t'apporte, n'ayant rien autre, mes pensées :

Corbeilles et fruits mûrs et la proue et la rame,
Ce qui de gloire écume aux colères de l'âme
Et l'Amour qui se vêt de pourpres et de toiles
Et bouche à bouche rit à l'ombre qui s'étoile !

ÉLÉGIE

Les deux enfants sont loin que nous avons été,
Tout un printemps et presque jusques à l'été.
Toi, dans mon souvenir et moi, dans ta mémoire
Nous sommes là toujours l'un et l'autre et l'eau noire
Du Passé entre nous stagne et si je m'y penche
J'y vois ta face claire et ta tunique blanche
Et, riant à ses roses douces, ton visage
Avec derrière toi tout le doux paysage
D'arbres et de jardin, de ciel et de nuée,
Et je t'y vois, là-bas, toute diminuée
De songe et de distance et réduite à la taille
Qu'une Déesse prend sur sa propre médaille
Et si petite que je crois que ta figure
Est sculptée au joyau de quelque pierre dure,
Car dans le sombre onyx où durcit ma mémoire
Comme en mon souvenir de temps et d'onde noire
Tu vis avec moi-même, ô toi que j'ai aimée,
Nymphe du miroir d'eau, Déesse du camée!

Je porte ton image en mon âme car j'eus
L'ardeur et le frisson jadis de tes seins nus,
Et le petit sourire à peine de ta bouche
M'a fait vil, tour à tour, orgueilleux ou farouche
Sous la nuit furieuse ou le ciel étoilé ;
Amour, son dur marteau au poing, m'a martelé
Et mon âme a souffert ce que souffrait ma vie
De pleurer douloureuse ou de rire ravie,
Chair lascive au désir de l'esprit anxieux,
Et si ma face encor au songe de tes yeux
Revient parfois elle doit t'apparaître ainsi :
De bronze âpre ou d'un marbre à peine dégrossi
Où l'ouvrier dégage à demi de la forme
Ce qui d'obscur encor s'y ébauche ou d'informe
Et que le seul hasard du bloc d'où on le tire
Fait bouche de sanglot ou bouche de sourire.

FIGURINES POUR UN TOMBEAU

L'Espoir avec l'Amour marche le long du fleuve,
L'Espoir ! et les fleurs d'or frôlent sa robe neuve
Et le soleil sourit dans l'étoffe tissée
Des fils mystérieux de toutes nos pensées
Et transparente au point qu'on distingue au travers
La sveltesse du torse où l'os perce la chair ;
Et le visage, hélas ! sourit quand le pied butte
Et les deux compagnons parlent et se consultent
A voix basse et l'Amour soutient l'Espoir qui tremble,
Mais jusqu'au bout du songe ils n'iront pas ensemble,
La mer est loin encor où se perdra le fleuve,
Et l'Espoir, dans sa robe vaine et toujours neuve,
Succombe au crépuscule et ne voit pas le jour
Et tu l'ensevelis de tes mains, ô Amour,
Et du bûcher de pin où tu brûlas ses os
Tu recueilles sa cendre et, près des calmes eaux
Du fleuve, je te vois qui portes dans le soir
L'urne d'argile rouge où grimpe un myrte noir !

J'ai joué de la flûte auprès de la fontaine
Et mon souffle inégal dans le tuyau d'ébène
Y entrait rire pour en ressortir sanglot;
Je regardais tomber les feuilles dans son eau
Oubliant, inutile et mauvais chevrier,
L'éternelle verdeur de l'antique laurier,
Et, parmi mon troupeau pillé par les Sylvains
L'aile basse, broutait le vieux cheval divin,
Mais j'ai jeté, un soir, dans la morne fontaine,
La tige par morceaux de ma flûte d'ébène
Et je pris le cheval à la bride et ma main
Cueillit au tronc noueux le rameau souverain
Lourd de ma Destinée et vert de mon Espoir!
Et nous avons marché à travers le bois noir
Vers la plaine et le fleuve et loin de la forêt
Et, fauve au grand soleil, debout sur ses jarrets,
J'ai vu le cheval rose ouvrir ses ailes d'or
Et, flairant le laurier que je tenais encor,
Verdoyant à jamais hier comme aujourd'hui,
Se cabrer vers le jour et ruer vers la Nuit!

IMPRIMÉS

TABLE

Flûtes d'Avril et de Septembre.

J'ai conduit le cheval à travers la forêt. 7
Déjanire. 8
L'allusion à Narcisse. 10
Apostrophe funéraire. 11
Épitaphe 12
Le taureau. 13
Le retour 14
La fontaine aux cyprès. 15
Les visiteuses. 16
L'accueil 18
Le Faune au miroir 19
Péroraison. 22
Dans une vigne vendangée 23
Épigramme 24
Cautus incautae 25
Page d'un poème inachevé 26
Discours à Daphnis 28
Inscription sur une porte fermée 29
Exorde. 30
Les présents maladroits 31
La sagesse de l'amour. 32

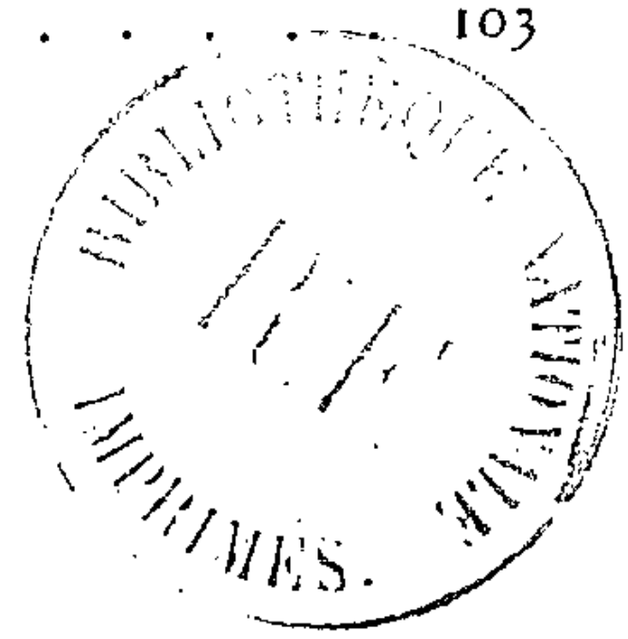
***

L'Homme et la Sirène. 37

***

Flûtes d'Avril et de Septembre.

Le repos 77
Les gardiennes 79
Médaillon pastoral 81
Les ombres fidèles 82
Heure d'automne. 83
Les travaux 84
Invocation mémoriale 85
Allégorie 86
Après la forêt et la mer 87
Attributs 88
Métamorphose sentimentale 89
Les regrets 91
Héroïde 93
Le voyageur 95
Églogue métaphorique. 96
L'attente 97
A une amie oubliée. 98
Élégie 100
Figurines pour un tombeau 102
J'ai joué de la flûte auprès de la fontaine 103



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 7 FÉVRIER 1895

SUR LES PRESSES

DE PAUL SCHMIDT

POUR LE COMPTE DE LA

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN

PARIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS